

Dans la solitude des bibliothèques gay *par Frédéric Martel*

A l'heure où l'Europe doit rassembler à Paris plus de 200 000 homosexuels, les militants audacieux de la libération gay et ceux, efficaces, de la lutte contre le sida, semblent passer le témoin aux défenseurs de la

« culture gay ». Rien n'est plus frappant, en effet, que la multiplication des revendications identitaires et non plus médicales, culturelles et non plus sanitaires, depuis que, polythérapies aidant, la pression de l'épidémie du sida est - heureusement - moindre.

Alors que le débat de 1995 sur le « contrat d'union sociale » n'est pas clos et qu'une mobilisation pour faire aboutir cette juste revendication viendrait utilement épauler les engagements récents et courageux d'Elisabeth Guigou sur cette question, l'été 1997 est

marqué par l'émergence des thèmes culturels. Et de ce débat marginal, probablement sans avenir, mais néanmoins significatif sur la « culture gay ».

Des bibliothèques homosexuelles sont créées sous le patronage d'éminents universitaires, tel Pierre Bourdieu. Des émissions consacrées à la « culture gay » sont diffusées sur Canal Plus. Un festival de films gay et lesbiens prend de l'ampleur. Les livres d'« écrivains gay », comme Edmund White, se multiplient, tandis que les chorégraphies de Bill T. Jones, où il explore sa vie d'homosexuel séropositif, sont adulées par les milieux homosexuels français. Pour parachever ce mouvement, un colloque significatif vient d'être organisé à Beaubourg afin d'insuffler dans notre pays les « *gay & lesbian studies* », c'est-à-dire d'imaginer des départements universitaires ou des laboratoires de recherches consacrés à la « culture gay ». Cette tentative n'est pas, en soi, illégitime. Elle se fonde - et c'est le versant sympathique de la théorie - sur le besoin réel de reconnaissance des homosexuels et sur le souci évident de lutter contre les discriminations.

Frédéric Martel est journaliste et écrivain.